

Le Féminisme Pute

POUR
LES NULLES

**Vous êtes féministe?
Putophobe?
Les deux?**

**Ce guide est fait
pour vous !**



24. 8. 11

La Maman ou la Putain ?

SI VOUS N'Y CONNAISSEZ RIEN,
SUIVEZ NOTRE GUIDE EN 4 POINTS !

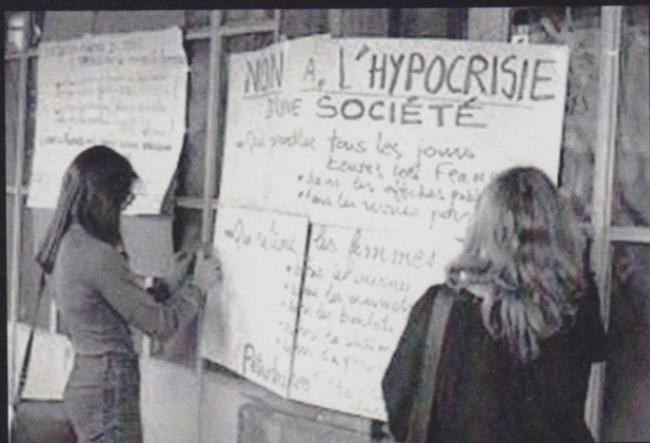


1

“NO BAD WOMEN
ONLY BAD LAWS”

-

QUAND L'HISTOIRE
OCCULTE ET MENT.



Souvent taxé d'oxymore, le féminisme pute existe bel et bien, et ce depuis environ cinquante ans. À moins d'être unE expertE de la question, il est vrai que cela peut paraître difficile à croire tant les luttes des putes ont été évincées par la toute puissance de la Morale. Par la force de reconstructions historiques savamment orchestrées, le féminisme institutionnel (qui se présente comme héritier de la révolution sexuelle des 70's) porte aujourd'hui avec fierté les bannières du MLF, de Simone Veil et du *Deuxième sexe*.

Pourtant, les travailleuses du sexe sont au cœur de l'Histoire du féminisme et ont toujours lutté contre les oppressions. En 1975, c'est l'occupation de l'église Saint-Nizier par les prostituées lyonnaises qui ouvrit la voie à une protestation de plus

grande ampleur. En occupant l'église, elles dénoncent la répression policière et les amendes abusives délivrées à répétition. Cette mobilisation s'étend à toute la France et constitue un marqueur historique puisque c'est la première fois qu'une communauté de travailleuses du sexe organise une action collective d'une telle envergure sur le territoire national.

Chose rare, elles sont soutenues par des militantes du catholicisme social et par des alliées féministes. Entre deux manuscrits, Simone de Beauvoir passe même leur faire une bise. Sur les tracts et les banderoles du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) on pouvait lire «*Nous sommes toutes des prostituées*». À travers ce slogan, les militantes voulaient transmettre un message clair: quel que soit leur appartenance sociale, les femmes subissent les mêmes dynamiques oppressives inhérentes aux

sociétés patriarcales et doivent se soulever ensemble pour revendiquer les mêmes libertés d'existence que les hommes.

Poursuivant l'élan de l'occupation de l'église Saint-Nizier, les travailleuses du sexe maintiennent leur mobilisation et organisent des meetings comme celui du Palais de la Mutualité en novembre 1975. Elles revendiquent clairement la reconnaissance de leur activité comme un travail et le respect de leur autodétermination. À l'époque, Françoise Giroud, la secrétaire d'État chargée de la Condition féminine, refuse de répondre aux sollicitations et se déclare elle-même « incompétente » pour travailler sur les revendications des militantes qui souhaitent obtenir les mêmes droits que les autres travailleurs. Face à l'appel du peuple, c'est un pouvoir politique sourd et brutal qui s'impose et refuse les négociations. Fortement critiqué pour son indifférence, le gouvernement décide finalement d'ouvrir une

mission d'information sur la prostitution. Elle ne produira aucune avancée notable pour les personnes concernées.

La baguette magique de l'Histoire patriarcale étant passé par là, personne ne parle plus de l'importance des révolutions putes dans l'Histoire du féminisme. D'un commun accord (sauf du notre), on a enterré ça sous le tapis comme un vieux tabou familial parce qu'en fin de compte l'histoire des putes c'est un peu comme l'histoire de la colonisation: ça fait tâche dans la fierté nationale. Dire la vérité pourrait même ouvrir les vannes, motiver les activistes, provoquer des débats publics, des mouvements populaires VOIRE une troisième révolution sexuelle. De quoi déstabiliser l'équilibre patriarcal...

Néanmoins, de 1975 à aujourd'hui, le féminisme pute, relégué au rang de marge, a continué de se développer et peut s'articuler en trois axes principaux.

2

“SEX WORK IS WORK”

-

RECONNAÎTRE LE
TRAVAIL DU SEXE
COMME UN TRAVAIL



En revendiquant le respect de leurs libertés et de leurs droits fondamentaux, et la reconnaissance de leur activité comme un travail, les travailleuses du sexe participent à rendre visible les services sexuels que les femmes se doivent d'effectuer gratuitement dans nos sociétés capitalo-sexistes.

En même temps que les mouvements de résistance putés des années 1970, émergeaient des mouvements féministes qui œuvraient pour la reconnaissance du travail domestique et exigeaient un revenu pour contester la gratuité du travail ménager. Parmi ces féministes, certaines ont également soutenu la revendication du travail du sexe comme travail, en avançant l'argument suivant: pour elles, les services sexuels au sein du couple font également partie des tâches considérées comme relevant

l'une et l'autre en terme d'indépendance.

Pour définir plus clairement cette mise à l'écart systématique des travailleuses du sexe, la psychologue Gail Pheterson (autre grande alliée féministe des mouvements de travailleuses du sexe depuis les années 1970) a analysé les rapports femmes/hommes à travers ce qu'elle a appelé *Le prisme de la prostitution*. En 2000, à la suite des travaux de Tabet, elle définit la prostitution comme étant différente des autres formes d'échanges économique-sexuels, parce qu'étant la partie stigmatisée et considérée comme illégitime au sein du *continuum*. De fait, les travailleuses du sexe restent aujourd'hui considérées comme une catégorie à part du reste de la classe des femmes...

3

“SLUT (N.F) :
A WOMAN WITH THE MORALS
OF A MAN “

-

LE TRAVAIL DU SEXE COMME
TRANSGRESSION DE GENRE



Ce troisième point est essentiel car il permet (en partie) d'expliquer pourquoi les travailleuses du sexe sont systématiquement stigmatisées comme une masse obscure et subversive.

D'après Gail Pheterson, si les travailleuses du sexe sont constamment stigmatisées et mises à l'écart du *continuum*, c'est parce qu'en exigeant explicitement une compensation financière ou matérielle pour les services sexuels rendus, elles rendent visible le fait qu'il s'agisse d'un travail et non d'un cadre d'échanges considéré comme *naturel*. D'une certaine manière, elles revendiquent donc la même liberté d'existence qu'un homme en refusant de sacraliser le sexe et en exerçant leur sexualité

par envie, par plaisir ou par intérêt.

Bien que les expressions de types de féminités (ou de masculinités) soient plus diverses et tentent de se dé-binariiser (notamment dans les milieux Queer) certaines représentations de genre peuvent s'avérer à la fois contraignantes et stéréotypées. Il est évident pour beaucoup de travailleuses du sexe que la sexualité, la séduction ou les émotions qu'elles doivent mobiliser lors d'une prestation relèvent d'un travail de performance directement lié à l'influence des représentations sur les codes contemporains de la féminité. En tant que putes, nous acceptons donc de performer de la féminité.

Lorsqu'on est féministe pute, et que l'on travaille avec la sexualité, on observe et conscientise plus facilement la facticité du genre que les femmes sont appelées à performer au quotidien. Maquillage, tenues, sous-vêtements, coiffure, accessoires...

Tout un support matériel vient soutenir un édifice totalement construit au service des représentations sexuelles et pornographiques correspondant aux fantasmes masculins.

Toutefois, en performant cette féminité dans le cadre du travail, il devient parfois moins supportable de le faire en dehors du cadre du travail, qui plus est, gratuitement. C'est vrai. Pourquoi devoir être bien habillée, d'apparence sexy, devoir sourire, les ongles nickels, et rester attentive à la conversation d'hommes qui nous ennuient s'ils ne nous paient pas pour le faire? Depuis que je suis travailleuse du sexe, je peux moi-même témoigner que pendant ma vie "civile" je passe mon temps en leggings et *crop-top*, non par négligence, mais parce que je me sens totalement libérée de l'injonction perpétuelle à séduire que l'on impose à l'ensemble de la classe femmes.

Par ailleurs, cette injonction à la féminité n'est pas uniquement le commun des

travailleuses du sexe. Beaucoup d'entre nous avons exercé d'autres métiers dans lesquels nous devons là aussi faire attention à notre apparence, à nos tenues, à nos attitudes. Lorsque j'étais médiatrice culturelle, un jour de canicule mon responsable vient discrètement me voir: "Thelma, n'oublie pas que demain tu es chargée de la visite des partenaires et des mécènes, évite de faire la visite en sandales et en short comme tu as l'habitude de le faire pour le tout public..." Je m'aligne par crainte de remontrances ou de réflexions inconvenantes. Il y a quelques années, une amie qui effectuait un stage dans le cadre de ses études d'infirmière s'est également vue convoquée par sa direction qui jugeait ses décolletés inappropriés au milieu hospitalier. Les exemples sont innombrables... Y compris dans les plus hautes sphères du pouvoir, les femmes politiques se voient subir toutes sortes de commentaires sur leur appar-

ence physique ou sur les émotions qu'elles expriment ou non publiquement. Rappelons, seulement pour l'anecdote, qu'une simple robe à fleurs parfaitement décente suffit à ridiculiser et siffler Cécile Duflot au beau milieu d'un discours à l'Assemblée Nationale. Le scandale aura eu le mérite de révéler à quel point le sexisme ordinaire est ancré dans nos sociétés contemporaines, et ce indifféremment des milieux sociaux. La "tenue correcte exigée" ne tiendrait donc finalement qu'au libre arbitre de quelques pontes phallogocentrés et libidineux...

Là encore, on retrouve une partie du travail spécifique aux femmes qui doit être réalisé gratuitement. En effet, les femmes ne sont pas davantage payées que les hommes lorsqu'elles doivent passer des minutes supplémentaires à *se préparer pour être présentables* au travail, ni lorsqu'elles doivent répondre à des exigences en terme de travail émotionnel qui ne sont pas requises de la

même manière pour les hommes. En général, elles sont même moins bien payées.

On pourrait donc conclure qu'en rendant visible la facticité du genre et la gratuité performative, les travailleuses du sexe s'imposent comme un troisième genre. Parfaitement capables de mobiliser, de maîtriser et d'échanger les attributs de la féminité contre de l'argent, leur corps "professionnel" ne correspond parfois pas du tout à leur réalité civile. En cela, elles ne sont pas reconnues comme des femmes respectables, mais comme des perturbatrices de l'équilibre de la binarité du genre. Elles sont, par exemple, tolérées dans l'espace public urbain nocturne, socialement considéré comme strictement masculin.

De fait, dans nos sociétés contemporaines, une femme seule dans une ville la nuit est une pute (qui travaille) et/ou une femme en insécurité (que l'on peut agresser ou violer).

4

“FIÈRES D’ÊTRE PUTES”

-

L’EMPOWERMENT POUR
LUTTER CONRE LE STIGMATE DE
PUTAIN



Il est important de noter que le stigmatisme de putain n'est pas spécifique aux travailleuses du sexe mais est une arme du patriarcat permettant de contrôler et de réguler les comportements, les prises de paroles et les déplacements de l'ensemble des femmes.

Puisque la stigmatisation de la figure "prostituée" permet de créer une identité de genre séparée au sein de la classe des femmes, elle a également pour fonction d'être un contre-modèle aux statuts légitimes d'épouse et de mère (par exemple). L'injure "pute" ne sert donc pas seulement à stigmatiser les travailleuses du sexe mais toute initiative ou prise de liberté des femmes, toute forme de rébellion ou d'affirmation et toute forme de transgression de genre. Pour ne citer qu'un seul exemple, très contemporain,

la rap musique s'impose aujourd'hui (et ce, indifféremment du talent des artistes) comme une plateforme de diffusion oppressive à l'égard des femmes. Un vrai business de la domination masculine, où les viols collectifs deviennent œuvres, où le *slut shaming* est un refrain que l'on connaît par cœur et où l'insulte "pute" se doit d'apparaître au même titre qu'un sweat griffé, pour faire authentique et coller avec l'esprit du milieu. Pourtant, ces artistes parlent peu du travail du sexe et de ses enjeux. Ils s'adressent principalement à leurs ex et à leurs fans...

Face au stigmaté de putain, la stratégie féministe *mainstream* (dont les principales représentantes sont ma mère et Marlène Schiappa) est donc d'inciter les femmes à se distinguer le plus possible de la catégorie de "pute", allant même jusqu'à chercher à l'abolir. Mais au lieu de lutter contre la

stigmatisation, cette approche a plutôt tendance à la renforcer la dichotomie entre “femmes normales” et “mauvaises femmes”. Elle est donc incompatible avec l'idée d'un féminisme intersectionnel et rassembleur.

Pour lutter contre la stigmatisation, nous imposons le terme de “*travail sexuel*”, qui a comme avantage de présenter un sujet actif et autonome (contrairement à “prostituée”), de dénaturaliser l'assignation des femmes aux services sexuels et de rendre visible cette tâche comme un travail. Il permet aussi et surtout de reconnaître la capacité d'agir des femmes et leur volonté de s'organiser pour exiger les droits et les protections acquises par les mouvements ouvriers. Enfin, il permet de rassembler différentes catégories de travailleuses du sexe habituellement isolées et divisées selon leur mode de travail (travailleuses de rue, escorts, stripeuses, camgirls, actrices X...).

Une autre stratégie de lutte contre le stigmate de pute est de nous le réapproprier en fierté. À travers cette stratégie d'*empowerment*, nous ne portons pas de message sur les conditions d'exercice du travail sexuel, ou sur nos sentiments quant à celui-ci. Quelles que soient nos expériences, bonnes ou mauvaises, que nous aimions ou détestions notre travail, nous n'avons pas à nous en justifier. Lorsque j'avais 19 ans et que j'étais caissière, mes conditions de travail me rendaient très triste. Si j'avais le malheur de m'en plaindre, on m'expliquait simplement que la vie est ainsi faite et qu'il valait mieux pour moi que je m'y accorde rapidement. En revanche, en tant que putes, nous devons nous cacher, nous justifier, ou faire de la médiation sur notre activité... Grosso modo, le discours ambiant pourrait donc se résumer aux injonctions suivantes:

“Toi, Caissière, travailleuse précaire et déprimée, la vie est dure mais ferme-la et prends sur toi. N’oublie pas de demander à chaque client sa carte de fidélité. S’il n’en a pas, propose de la lui faire gratuitement. Grâce à ton sourire et à ton charme il restera pour toujours loyal à notre enseigne. Nous te mépriserons discrètement, mais tu seras pardonnée car tu permets de réguler notre quotidien capitaliste. En revanche, toi Catin, travailleuse précaire et transgressive, tu es sommée de t’expliquer sous la menace de la Morale. Nous te mépriserons ouvertement et avons les moyens de t’exclure de la classe femmes. Tu seras condamnée au rang de marge car en rendant visible le génocide économique et l’écrasement de la parole des femmes, tu souilles ouvertement la dignité patriarcale.”

Si aujourd’hui nous sommes fières d’être putes, c’est que jamais nous ne nous laisserons réduire à la honte et au silence. Nous ne lâcherons rien. Nous continuerons de lutter contre la putophobie et le stigmatisme de putain, qui ont pour but principal de nous empêcher de révéler ce que nous savons des rapports de genre à travers notre expérience de confrontation quotidienne aux exigences patriarcales, et aux hommes.

Annexe des images:

Page 2 - Photographie de la manifestation du 08 avril 2017, Paris

Page 4 - Images d'archive de l'occupation de l'église Saint-Nizier, Lyon, 1975.

Page 10 - Photographie des badges militants du STRASS / IFM Studio 2018

Page 16 - Photographie. Création du collectif australien "Debbie Doesn't Do It For Free".

Page 24 - Photographie de la manifestation du 02 juin 2013, Paris.

Rédaction et édition: Thelma Hell / STRASS / Zelda Weinen Corporation

Couverture: IFM Studio / Luc Reynaldo

www.zdwc.com

Ce texte a été présenté sous forme de conférence par Maïa Izzo-Foulquier le 1er juillet 2018 à l'occasion de l'évènement "Nos désirs liquides" au FRAC Île-De-France: une journée de projections, discussions, performances rassemblant des artistes, chercheuses et chercheurs, activistes autour du féminisme pro-sexe; programmation était assurée par Gina Fistamante pour le collectif féministe "Les vagues".

Il fait suite à une première publication en ligne sur le blog "Ma Lumière Rouge" du journal *Libération*.

Il s'appuie sur une première étude présentée lors de la journée internationale pour les droits des femmes à la Sorbonne. Le STRASS (Syndicat du Travail Sexuel) y était invité par le bloc offensif antisexiste, collectif d'étudiantes féministes, à répondre à la question suivante:

Comment se réapproprié son corps en tant que femme ou minorité de genre dans une société capitalo-sexiste et patriarcale?



